

GeVoix

Geste et Voix

N° 12 Décembre 2011

ISSN 1840-572X

Revue Scientifique

Geste et Voix

Groupe d'Etude Geste et Voix
(GEVOIX – BENIN)

UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI

GeVoix

Revue Scientifique

DIRECTEURS DE PUBLICATION

Professeur Célestin Y. Y. HOUNKPE

Professeur Augustin AINAMON

REDACTEUR EN CHEF

Ambroise C. MEDEGAN (Bénin)

COMITE SCIENTIFIQUE

Helgard KREMIN (France), Père Jacob AGOSSOU (Bénin),

Jean Véronis (France), Maxime da CRUZ (Bénin),

Célestin Y. Y. HOUNKPE, Kofi ANYIDHO (Ghana),

Claude CHEVRIE-MULLER (France), David O. FAKEYE (Nigéria)

Karim DRAMANE (Bénin), Komlan M. NUBUKPO (Togo)

Flavien GBETO (Bénin), Gilbert AVODE (Bénin),

Ambroise C. MEDEGAN (Bénin).

COMITE DE REDACTION

Mahougnon KAKPO (Bénin), Estelle CAMPION (France),

Frédéric SABIO (France), Eléonore YAYI (Bénin),

Stanislas PEWISSI (Togo), Augustin AINAMON (Bénin),

Ambroise C. MEDEGAN (Bénin).

Abonnement, règlement et commande au numéro

Subscription, payment and separate issues

À adresser à / to be sent to

Administration

Le coordinateur 03 BP 755 Cotonou Bénin

Tél. 00 229 96 00 12 52 , 00 229 95 49 05 75

E-mail : gevoixbenin@hotmail.com

Particuliers / Individuals

5 000F CFA

Institutions / Institutions

10 000F CFA

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.*

DL de 31/12/2011 Quatrième trimestre Bibliothèque Nationale

ISSN 1840 - 572X

SOMMAIRE

-AVIS AUX AUTEURS	vi
-NOTICE TO CONTRIBUTORS	vii
-EDITORIAL	viii

<u>LINGUISTIQUE</u>	01
---------------------	----

- Dr. Essodina Kokou PERE-KEWEZIMA	02
Universisté de Lomé	
Togo	
Lexical Categorisation and Cognitive Experience of Designating Colours in Kabiye?	

<u>LITERATURE</u>	22
-------------------	----

- Dr. Larry AMIN	23
Université de Kara	
Togo	
The Aesthetics of Poverty in the Narrative of <i>The Bluest Eye</i> by Toni Morrison and <i>The Color Purple</i> by Alice Walker.	
- Dr. Mahougnon KAKPO	41
Université d'Abomey-Calavi	
Bénin	
Poétique de la Violence Urbaine dans la Fiction Narrative de Florent Couao-Zotti : le Cas des Femmes et des Enfants.	
- Dr. Yemi OGUNSIJI	77
Department of English / Adeyemi College of Education	
Ondo / Nigeria	
The Conflict of language and Culture in Okot P Bitek 's <i>Song of Lawino</i> and <i>Song of Ocol</i> .	

<u>COMMUNICATION</u>	93
----------------------	----

- Innocent A. ARIREMAKO	94
Houdegbe North American University	
Bénin	
Communicating Interculturally and Internationally: the Globalization Panacea for Business Acceleration, Central Diversification and Economic Integration.	

<u>SOCIOLOGIE, GEOGRAPHIE ET PHILOSOPHIE</u>	121
--	-----

- Dr. Kodjo AFAGLA	122
Université de Lomé	
Togo	
Jewish Survival Strategies during the Holocaust.	

- Dr. Komivi Delali AVEGNON Ecole Normale Supérieure d'Atakpamé Togo Violence Verbale et Identité : Analyse de Quelques Jurons et Insultes en Milieu Ewe.	150
- Dr. Iba Bilina BALLONG Université de Lomé Togo Philosophie et Histoire.	175
- Yemisi Lydia OLALEYE (Ph.D) University of Ibadan Nigeria Community Participation in Solid Waste Management Programme.	194
- Dr. Comlan Rogatien SEGLA Université d'Abomey-Calavi Bénin La Sorcellerie dans la Psychopathogénèse Africaine : l'Exemple de l'Aire Aja-fon au Bénin.	214
DIDACTIQUE DES LANGUES	259
Dr. Amao Temitayo AYANBISI Osun State University / Osogbo Nigeria Rural-Urban Dichotomy as a Strong Determinant of Success in the Implementation of Medium of Instruction at Primary Schools in Osun State	260
- Dr. Rogatien M. TOSSOU Université d'Abomey-Calavi Bénin La Politique du Pouvoir Central dans la Mise en Œuvre des Cantines Scolaires Gouvernementales au Bénin : Impact sur l'Education des Enfants à la Base (2000-2010).	278
-NOUVELLES	298

« * » * » * » * » * » * »

AVIS AUX AUTEURS

Geste et Voix est une revue scientifique à comité de lecture, consacrée à la réflexion, à l'analyse et à la recherche. Elle se revendique comme un espace de dialogues et d'échanges, ouverte à différentes approches disciplinaires.

Les articles soumis à *Geste et Voix* doivent être saisis à l'interligne 1,50, pas de 12, police NTR fournis en version électronique format MS word ou RTF et CD ou clé USB.

Les cartes, diagrammes et graphiques devront être numérotés.

La bibliographie doit nécessairement répertorier tous les travaux cités dans le corps du texte par l'auteur. Un résumé de 150 à 200 mots (en anglais ou en français selon le cas), indiquant le problème fondamental de recherche ainsi que les principaux résultats et conclusions, doit accompagner les articles.

Les auteurs doivent indiquer leur nom au complet, leur adresse (de même que leur adresse email), leur situation académique ainsi que leur affiliation institutionnelle actuelle. Nous vous prions d'utiliser le système de référence de Harvard (auteur – date) pour ce qui est des références bibliographiques. Par exemple :

Le danger principal qui affleure des théories des tenants de l'Esthétique Noire est celui du chauvinisme racial et culturel (Neal 1976 : 784)

Les articles envoyés à notre revue doivent être des contributions originales. Ils ne doivent pas être soumis dans un aucun autre organe de publication tant que la procédure de publication est en cours à notre niveau. Si un article a déjà été soumis quelque part, l'auteur devra en informer le rédacteur – en – chef.

Chaque auteur apporte une participation de 40 000FCFA pour les béninois et 60 000FCFA pour les autres. Il recevra gratuitement un tiré-à-part correspondant à son article.

Le Rédacteur en Chef

NOTICE TO CONTRIBUTORS

Geste et Voix is a journal with a reading committee which is committed to reflection, analysis and research. It is a forum of dialogues and exchanges across disciplinary boundaries.

Articles for publication in *Geste et Voix* must be spaced with 1.5, Times New Roman, size 12, in electronic version, formatted with MS word or RTF and recorded on CD or USB. Maps, diagrammes and graphics must be numbered.

The bibliography must include all worked cited in the article by the writer. The abstract of about 150 to 200 words should be provided both in English and French and should highlight the thesis statement and the potential results of the study.

Authors of articles should write their full names, addresses including email, their academic positions as well as the institution they are currently affiliated to.

We beg to inform you to use Harvard reference system (author – date) as indicated in the following example: “The main danger that characterizes lovers of the Black Aesthetic theories is that of racial and cultural chauvinism” (Neal 1976: 784).

Articles sent for publication in our journal must be original. They must not be sent to any other publishing house or system once our reading committee has accepted and introduced them into the publishing process. If the article has already been submitted to another journal, the author should inform the editor-in-chief of *Geste et Voix*.

Each local contributor pays 40,000FCFA. Other contributors are to pay 60,000FCFA. Contributors are entitled to a free copy of their articles in print.

The Editor in Chief

EDITORIAL

Votre revue suscite beaucoup d'engouement, comme le témoignent les nombreuses soumissions d'articles. Résultat, le N° 12 s'est décuplé et a donné naissance au N° 13 qui paraît en même temps que le N° 12. Nous avons ainsi une vingtaine d'articles d'une variété permettant de couvrir presque tous les champs d'études des sciences humaines.

Le lecteur découvrira dans ce numéro des articles intéressants et incontestablement de nature à contribuer à des avancées dans les champs de recherche respectifs de leurs auteurs.

En linguistique, littérature et communication, le lecteur prêtera, entre autres, attention à la catégorisation lexicale et la désignation des couleurs. Il appréhendera le rapport conflictuel entre la langue et la culture dans le poème "Song of Lawino" d'Okot et décryptera la façon dont s'exerce la violence urbaine dans l'œuvre d'un écrivain béninois du nom de Couao-Zotti après avoir admiré l'esthétique de la pauvreté dans la littérature noire américaine.

En Sociologie, Géographie et Philosophie, le lecteur découvrira, les stratégies de survie des juifs pendant l'holocauste et se mettra aussi à l'abri de quelques jurons et insultes en milieu Ewé et n'aura aucun mal à comprendre les rapports entre histoire et philosophie. S'il s'intéresse à l'environnement, il pourra découvrir l'impact de la participation des communautés dans la gestion des déchets. Enfin, dans cette rubrique il apprendra à arpenter les méandres de la sorcellerie.

En Didactique des langues, le lecteur prendra connaissance de l'impact qu'a la politique du pouvoir central dans la mise en œuvre des cantines scolaires sur l'éducation des enfants à la base et découvrira comment les disparités entre la ville et la campagne influent sur les performances scolaires au Nigéria.

Voilà un aperçu du menu servi par votre revue et confirmant la richesse des articles et surtout de l'engouement suscité. Cet engouement, nous semble-t-il, permet de penser au fait qu'un espace d'écriture pour chercheurs et enseignants faisait cruellement défaut. D'une certaine façon, s'il arrive que le texte, armé par Barthes, tue l'auteur pour céder la place au lecteur, force est de constater ici qu'un espace d'écriture, comme votre revue, donne naissance à l'auteur... à des auteurs ! Nous remercions donc tous les contributeurs que nous encourageons à soumettre des articles encore plus intéressants sur le plan de la qualité.

Comme vous pouvez le constater, les centres d'intérêt de nos recherches sont variés et chacun devrait y trouver son compte.

Merci à tous ceux qui soutiennent notre revue. Bonne lecture à tous.

La revue elle-même, comme vous le constatez, évolue également dans son design. Est-ce un meilleur design ? De gustibus et coloribus non disputandum ! La maxime latine est certes incontestable, mais statistiquement parlant, plus nombreux seront les lecteurs à reconnaître que le présent look est plus plaisant. En tout cas, c'est ce que nous souhaitons.

Pour terminer, nous saluons la collaboration active de Monsieur Idrissou Zime Yérîma, poète et communicateur.

Professeur Ambroise Médégan
Rédacteur en chef

POETIQUE DE LA VIOLENCE URBAINE DANS LA FICTION NARRATIVE DE FLORENT COUAO-ZOTTI : LE CAS DES FEMMES ET DES ENFANTS

Mahougnon KAKPO

Maître de conférences

Département de Lettres Modernes

Université d'Abomey-Calavi

Bénin

Résumé

La présente étude analyse l'expression de la violence exercée sur les femmes et les enfants, les êtres les plus vulnérables, aussi bien dans les centres urbains que dans les zones rurales. Nos villes sont régies aujourd'hui par un système de contraintes et de violence. Florent Couao-Zotti, dont la totalité de l'œuvre révèle un flagrant parti-pris pour les marginaux, a une prédilection pour les basses couches de la société, surtout pour les êtres les plus vulnérables : les femmes et les enfants, sur lesquels s'exerce une violence inimaginable, notamment dans les villes. Ce qui est surprenant, c'est que la culture de la violence sur les plus faibles s'enracine patiemment et inexorablement sans que, réellement, nul ne s'en inquiète sérieusement dans le pays de l'auteur. Mais au-delà d'une simple dénonciation de ces tares que traînent toujours nos sociétés, Florent Couao-Zotti a su créer un style particulier qui fait de lui le symbole d'un engagement littéraire au profit d'une cause noble.

Mots-clés : Poétique ; violence urbaine ; villes africaines ; postcolonie ; littérature africaine ; enfant-sorcier ; enfant-placé ; zoophilie ; écritures de la guerre ; paillardise ; traditions rétrogrades.

Abstract

The current paper looks into the expression of the violence exerted on women and children, the most vulnerable human beings, as well in the urban centres as the rural zones. Our cities today are ruled by a system of coercions and violence. Florent COUAO-ZOTTI, whose entire work reveals a flagrant bias towards the fringes of society, has a predilection on the lower classes of society, especially for the most vulnerable human beings that is to say women and children, on whom is exerted an unimaginable violence, notably, in cities. But what is surprising, is that the use of violence on the weakest is progressively and inexorably gaining ground without anyone really worrying about it seriously in the author's country. But beyond a mere denunciation of those defects that are undermining our societies, Florent COUAO-ZOTTI has succeeded in creating a particular style which makes him the symbol of a literary commitment for the benefit of a noble cause.

Keywords: Poetic, urban violence, African cities, postcolony, African literature, sorcerer child, placed child, bestiality, war script, bawdiness, retrograde traditions.

Introduction

Dans une étude antérieure intitulée « *Les moi vides, les moi débris ou l'esthétique des débris humains chez Florent Couao-Zotti* »⁽²⁶⁾, nous avons indiqué que « deux lignes fondamentales permettent aujourd'hui de caractériser l'œuvre de Florent Couao-Zotti. Il s'agit à la fois du récit réaliste, procédant de la littérature de désillusion, et du récit poétique. »⁽²⁷⁾. Nous avons analysé dans cette étude-là le premier aspect qui nous a permis de constater, en tenant compte de deux classes essentielles d'unité de récits qui sont, entre autres, les « indices » et les « informants »⁽²⁸⁾, c'est-à-dire les *personnages* et l'*espace* dans lequel ils évoluent, « qu'avec Couao-Zotti, il y a un retour au vécu quotidien dans notre littérature, un quotidien d'autant plus invivable que les personnages, véritables loques humaines, s'engluent dans un univers labyrinthique qui n'est plus qu'un égout infernal »⁽²⁹⁾.

La présente étude fait suite à la précédente qu'elle complète, notamment dans l'expression de la violence exercée sur les femmes et les enfants, les êtres les plus vulnérables, aussi bien dans les centres urbains que dans les zones rurales. En réalité, si les villes demeurent infestées par la précarité des conditions de vie de la plus

²⁶- Mahougnon KAKPO, « *Les moi-vides, les moi débris ou l'esthétique des débris humains chez Florent Couao-Zotti* », in Adrien Huannou, (Textes réunis et présentés par), *Repères pour comprendre la littérature béninoise*, Cotonou, CAAREC Editions, 2008, pp. 65-92.

²⁷- Mahougnon KAKPO, *Idem.*, p. 65.

²⁸- Roland Barthes, « *Introduction à l'analyse structurale des récits* », *Communication*, 8, Paris, Seuil, 1966, pp. 1-27. Cet article fondamental a été repris par Tzvetan Todorov, Gérard Genette, (Sous la Direction de), *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977, pp. 7-57.

²⁹- Mahougnon KAKPO, *Idem.*, p. 65.

grande partie des populations, précarité qui n'est autre que le terreau du banditisme, de la prostitution et de toutes sortes de frustrations, vecteurs de la marginalité, les zones rurales quant à elles, ploient sous le poids de certaines traditions rétrogrades.

Nos villes et, plus globalement les Etats africains, sont régis aujourd'hui par ce que Michel Foucault a appelé une « *politique des coercitions* » qui n'est rien d'autre qu'un système de contraintes et de violence. C'est la caractéristique fondamentale de ce qu'Achille Mbembe nomme la « *postcolonie* » et qu'il définit comme :

l'identité propre d'une trajectoire historique donnée : celle des sociétés récemment sorties de l'expérience que fut la colonisation, celle-ci devant être considérée comme une relation de violence par excellence. Mais plus que cela, la postcolonie est une pluralité chaotique, pourvue d'une cohérence interne, de système de signes bien à elle, de manières propres de fabriquer des simulacres ou de reconstruire de stéréotypes, d'un art spécifique de la démesure, de façons particulières d'exproprier le sujet de ses identités (...). Elle consiste également en une série de corps, d'institutions et d'appareils de capture qui font d'elle un régime de violence bien distinct, capable de créer ce sur quoi il s'exerce ainsi que l'espace au sein duquel il se déploie. Voilà pourquoi la postcolonie pose, de façon fort aiguë, le problème de l'assujettissement, et de son corollaire, l'indiscipline ou, pour ainsi dire, de l'émancipation du sujet ⁽³⁰⁾.

³⁰- Achille Mbembe, *De la postcolonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, 2^{ème} Edition, Paris, Karthala, 2000, pp. 139-140.

Florent Couao-Zotti, dont la totalité de l'œuvre³¹) révèle un flagrant parti-pris pour les marginaux, a une prédilection pour les basses couches de la société, surtout pour les êtres les plus vulnérables : les femmes et les enfants, sur lesquels s'exerce une violence inimaginable, notamment dans les villes. Ce qui est surprenant, c'est que la culture de la violence sur les plus faibles s'enracine patiemment et inexorablement sans que, réellement, nul ne s'en inquiète sérieusement dans le pays de l'auteur. Sinon comment comprendre qu'une femme et, de surcroît, une mère, arrive à maltraiter sa propre fille de six ans en la frappant sur le sexe, autrement dit, en lui brûlant le sexe avec la spatule chaude ? Comment comprendre qu'une mère décide de maltraiter des enfants au point de les marquer à vie, c'est-à-dire de leur causer des préjudices physiques allant jusqu'à la destruction de la rate ?

Mais au-delà d'une simple dénonciation de ces tares que traînent toujours nos sociétés, Florent Couao-Zotti a su créer un style particulier qui fait de lui le symbole d'un engagement littéraire au profit d'une cause noble. Peut-être sa voix a-t-elle été entendue par les représentants du peuple à l'Assemblée Nationale qui ont fini par voter tout récemment la loi portant prévention et répression des violences faites aux femmes en République du Bénin. Et c'est justement pour montrer comment s'exprime cette violence exercée sur les femmes et les enfants que nous avons choisi d'étudier : *Poétique de la violence urbaine dans la fiction narrative de Florent Couao-Zotti : le cas des femmes et des enfants.*

³¹- Voir en fin de document la bibliographie abondante de cet auteur.

Certes, bien d'autres auteurs s'étaient déjà intéressés à la problématique de la violence urbaine. Yambo Ouologuem, Ahmadou Kourouma, Alioum Fantouré, Sony Labou Tansi ou encore Pius Ngandu Nkashama, Ken Bugul, Boubacar Boris Diop, Véronique Tadjo, ont posé, chacun à sa façon, un regard sur la violence faite aux plus vulnérables dans nos villes. Mais en décidant d'étudier ce thème à travers la fiction narrative de Florent Couao-Zotti, nous avons voulu montrer la manière originale dont l'auteur l'aborde tout en en faisant comme une obsession d'autant plus que son œuvre n'est rien d'autre que l'écriture de la violence dans les centres urbains.

Ici donc, nous avons, d'une part, étudié les représentations de la violence sur les femmes et les enfants dans la fiction narrative de Florent Couao-Zotti avant d'analyser, d'autre part, les lignes essentielles de la poétique de cette violence.

1. La représentation de la violence sur les enfants

C'est par *La petite fille des eaux*, roman coordonné par Florent Couao-Zotti, qu'il est souhaitable de commencer cette étude de la violence faite aux enfants dans nos cités actuelles, bien que ce texte ne soit pas chronologiquement le premier des récits de l'auteur. A ce niveau, il faudra préciser que déjà avec *Charly en guerre*, Florent Couao-Zotti s'impose, aux côtés d'autres écrivains, comme l'un des écrivains de la violence, la guerre étant la forme la plus élaborée et la plus manifeste de la violence⁽³²⁾.

³² - Lire, à cet effet, notre étude sur les « *Figures de l'enfant : Motifs de l'archaïque dans les écritures de la guerre* », in *ROADEL, Revue Ouest*

Toutefois, il faut le préciser d'entrée, *La petite fille des eaux* est un récit, un témoignage fait par dix auteurs béninois qui, par un jeu de relais et de clins d'œil narratifs, ont écrit chacun un chapitre ; un témoignage sur des drames revus et interprétés, des drames vécus réellement par des *enfants placés*, appelés « *vidomingon* », soumis à la méchanceté gratuite des personnes auprès desquelles ils sont placés, des enfants soumis au trafic et aux conséquences de l'immigration clandestine.

C'est le cas de Sité, la petite fille des eaux, que ses parents ont confiée à des gens supposés lui trouver du travail dans une famille bourgeoise ou supposée ainsi. Mais elle se retrouve, avec une centaine d'autres enfants, embarquée à fond de cale sur un bateau-poubelle en partance vers le Gabon. C'est donc pour témoigner contre l'opprobre et la barbarie que les dix écrivains, dont Florent Couao-Zotti a écrit le premier chapitre, ont pris l'initiative de cette aventure littéraire. Il plante, dès l'incipit du roman, le décor en donnant la parole au protagoniste lui-même :

La chicotte à deux langues, enduite d'une épaisse couche de piment, s'est abattue sur moi. J'ai senti une brûlure dans mon dos ; mes pieds ont tangué et menacé de tomber (...). De nouveau, elle se rua sur moi. La chicotte claqua sec à mes oreilles. Je baissai la tête, contournai le puits, puis me risquai vers le portail. Mais à peine avais-je fait cinq pas que déjà, elle me rattrapa (...). Alors, elle me saisit par les épaules, ajusta ses grosses mains sur mes tempes. Deux gifles. Elle m'appliqua deux gifles sonores. Je pivotai en arrière et perdis équilibre. Les bretelles de ma robe qui tenaient sur des lamelles de tissu se cassèrent,

entraînant la chute de mon vêtement. Ma robe s'entortilla autour de mes pieds et me découvrit nue. Nue, dans un caleçon de vieille toile. Nue et impuissante. Nue et bien vulnérable.

« Je vais te tuer, hurla-t-elle, je vais te tuer ! »

Elle se saisit d'un bâton qui traînait dans la cour. Je perçus dès lors la gravité du danger. Le portail était derrière moi, à deux ou trois écarts de jambes. D'instinct, je me retournai et tentai de courir. Mais stupeur ! Mes pieds ! J'avais oublié que mes pieds étaient demeurés prisonniers de mes habits. Déséquilibrée, je tombai et ma tête s'en alla heurter le portail qui s'ouvrit aussitôt ⁽³³⁾.

Voilà en quels termes Couao-Zotti pose la question de la violence sur les enfants, violence sous l'angle de la maltraitance des enfants. Et en donnant la parole à Sité elle-même pour dire tout ce qui la déchire et ravage son âme, Couao-Zotti souhaite faire monter la dose d'adrénaline du lecteur en l'installant dans l'inconcevable et donc dans l'inacceptable. C'est ce qui se mesure assez aisément chez Camille Amouro qui, en préfaçant ce roman, s'écrit contre la maltraitance des enfants qui est, selon lui :

le plus grand crime humain, le plus sordide même du règne animal (...). Et le châtement corporel décrit dans ce récit aurait pu concerner de la même manière une mère et sa propre fille. Il y en a encore un certain nombre d'exemples dans nos villes. Comme cette femme, dans mon quartier, à Porto-Novo, qui a battu sa propre fille de huit ans, pendant plus de quinze minutes et qui n'a arrêté que lorsque, finalement, je me suis saisi d'un bâton pour la menacer (...). Tout individu a été enfant et n'a pas forcément besoin d'être instruit sur l'enfance. Dès lors, tout individu qui fait du

³³ - Florent Couao-Zotti, *La petite fille des eaux*, Paris, Ndzé, 2006, pp. 13-15.

mal à un enfant le fait en toute connaissance de cause. Au-delà du financement de prétendues campagnes de sensibilisation, il s'agit de repérer et de mettre hors d'état de nuire tout individu qui ferait du mal à un enfant, qu'il soit le sien ou celui d'un autre ⁽³⁴⁾.

Cependant, il n'y a pas que la maltraitance des enfants qui constitue un crime contre l'humanité et contre lequel la race humaine devrait lutter sans désespérer. Il y a aussi l'esclavage des enfants, ceux vendus par leurs propres parents, ceux contraints à la mendicité ou qui subissent des violences sexuelles ou morales.

Mais, c'est surtout dans les nouvelles qu'il faut rechercher les différents visages de l'enfant dans l'œuvre de Florent Couao-Zotti. Une trentaine de nouvelles dont la plupart sont rassemblées en deux recueils autonomes : *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes* (2000) et *Poulet-bicyclette et Cie* (2008), constitué chacun de dix nouvelles. Il y peint les différentes représentations de l'enfant sous le joug de la violence exercée par les plus forts.

Dans la nouvelle, « *Petits enfers de coins de rue* » dans *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, l'auteur nous décrit la tragédie d'un enfant né orphelin et dont l'aspect physique est pitoyable, rongé par la faim et la misère et errant dans les rues avec le poids de la souffrance. Cet enfant dont le ventre se « *détachait de son corps décati, frêle, déviandé* » ⁽³⁵⁾, cet enfant qui n'est plus qu'« *une petite boule faite de membres* », c'est cet enfant qui, pour survivre, a volé un pendentif en or au grand marché, l'a

³⁴- Camille Amouro, « *Le pluriel singulier* », Préface à Florent Couao-Zotti, *La petite fille des eaux*, Paris, Ndzé, 2006, pp. 8-10.

³⁵- Florent Couao-Zotti, « *Petits enfers de coins de rue* », in *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, p. 99.

avalé et est pourchassé par la foule : « (...) Il courait, sautait par-dessus les obstacles, bousculait les marchandes et les clients, piétinait tout ce que ses petites tiges de jambes ne pouvaient éviter »⁽³⁶⁾. Il cherche un refuge, contre une foule en furie : « Où trouver une cachette dix fois plus sûre. Une cachette inaccessible, insoupçonnable... Et si... Mais oui-oui! Il approcha le pendentif de sa bouche, le glissa sur la langue, l'envoya au fond, tout au fond »⁽³⁷⁾. Il parvient à s'échapper mais retombe sous les griffes du chef des bandits. De nouveau, il s'échappe mais il est fauché par un automobiliste. Gisant dans son propre sang et abandonné au milieu de la chaussée, il est laissé pour mort par ses poursuivants.

Dans la nouvelle « *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes* », c'est une petite fille qui est enlevée par son propre père dit fou. La mère tente de l'arracher des mains de ce dernier mais il la frappe à mort sous le regard innocent de la petite fille. La dernière nouvelle, « *Tant qu'il y aura des anges* », de ce premier recueil, nous présente également un visage désolant et procédant de la violence faite aux enfants et aux femmes. Il s'agit de Véro qui, après dix échecs consécutifs de maternités, vole à la maternité le bébé d'Ablan, ultime argument devant justifier que cette dernière est une véritable mère et épouse aux yeux de son mari et de la société. Pourchassée, Véro se jette à l'eau avec le bébé qui périt. « *Mais Véro ne le savait pas. Son ange dormait toujours contre son flanc, dans son boubou bercé par la marche de ses pas essoufflés.*

³⁶- Florent Couao-Zotti, « *Petits enfers de coins de rue* », in *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, p. 86.

³⁷- Florent Couao-Zotti, « *Petits enfers de coins de rue* », in *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, p. 89.

Pour elle, le bébé n'avait que des sommeils à rattraper. Mais des sommeils du Juste et de l'Éternel. Pour l'Éternité »⁽³⁸⁾.

Non seulement Couao-Zotti stigmatisait la violence exercée

sur un bébé innocent, mais surtout c'est la violence des hommes et de la société sur la femme qu'il dénonce. Dans nos sociétés en effet, même celles dites modernes, une femme qui ne procréé pas n'en est pas une ; une femme qui ne fait que des filles à son mari n'est pas une véritable épouse. La vraie femme, épouse et mère, c'est celle qui fait des enfants, celle qui fait des garçons surtout. Ainsi, non seulement le petit « ange » est victime de violence, mais encore les deux femmes subissent la violence morale exercée sur elles par une société machiste. Mais il semble que cela, il n'y a que les femmes déchirées et abîmées dans leur âme comme Véro et Ablan pour le comprendre. C'est pourquoi, « au loin, montait du lac le buees lançinant d'Ablan. Éclateraient pour une enième fois ces pleurs que seule une mère peut libérer du fait d'une chose : la mort

de son ange »⁽³⁹⁾.

Dans le second recueil de nouvelles, *Poulet-bicyclette et Cie*, plusieurs portraits d'enfants soumis à la violence gratuite des hommes ou de toute la société sont dressés par l'écrivain. Dans « *Femelle de ta race* »⁽⁴⁰⁾, la première qui ouvre le recueil, c'est à une séance d'exorcisme qu'un pseudo gourou et sa bande de néo-

³⁸ - Florent COUAO-ZOTTI, « *Tant qu'il aura des anges* », in *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, p. 183.

³⁹ - Florent Couao-Zotti, « *Tant qu'il aura des anges* », in *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, p. 183.

⁴⁰ - Cette nouvelle a été déjà publiée en 2002 dans une Anthologie intitulée *Nouvelles voix d'Afrique* présentée par Michel LE BRIS sous le titre « *L'ordinaire femelle de ta race* » aux Editions Hoëbeke, pp. 31-43.

croissants soumettent un enfant, un bout de chou. Ce dernier, âgé seulement de quelques mois, a été enlevé par son père des suites d'une querelle avec la mère. Mais n'étant pas habitué au nouveau cadre de vie et ne pouvant rester sans sa mère, l'enfant réclamait « à la nuit et au jour de revoir sa maman. Une « possession » a-t-on dit. Sa mère l'aurait possédé. Fallait donc le décharger de toutes ces « diableries ». Fallait l'alléger du trop-plein »⁽⁴¹⁾. Informés, la maman et son compagnon entrèrent subrepticement dans la concession où avait lieu l'horrible scène, collèrent yeux et oreilles aux interstices des bambous :

Spectacle insolite : ton enfant était nu, étendu à même le ciment chaud de la pièce centrale, bras en croix. A tous les angles de sa petite silhouette vacillaient des bougies (...). Dans la pièce, il y avait le désenvoûteur. Un immense corps de cocotier drapé dans une soutane blanche. Pasteur christianiste-céleste qu'il s'intitulait. Prêtre officiant qui alliait Christ et vaudou, chapelet et gris-gris, sourates et incantations (...) Dans la pièce, deux femmes, vêtues de soutanes blanches, venaient d'entrer. Danse autour de l'enfant... Danse exécutée sur une musique presque virtuelle. Puis la transe, les paroles, les cris hachés, le rap, les incantations (...) Le gourou lança alors ses cris sinistres (...) Le gourou étendit alors ses bras, exécuta, d'un geste empesé, le signe de croix et pointa son index sur le front de son jeune patient. Et la litanie monta, injonctive, libérée à fureur :

- Je t'ordonne de quitter cet ange ! Je t'ordonne, vipère horrible, d'abandonner le corps de cet enfant que tu souilles !

Les deux assistantes, sur le même ton enfiévré, reprirent aussitôt en chœur :

⁴¹- Florent Couao-Zotti, « Femelle de ta race », in *Poulet-bicyclette et Cie*, p. 16.

- Alléluia !

(...)

Et en hurlant, le gourou frappait de son poing le « diable » à travers le buste de l'enfant. Des coups de poings pointus. Des coups de poings marteau.

Le jeune enfant n'était plus un corps. Il avait été transformé en sac à cogner. Et malgré ses cris, malgré ses pleurs, le rouage continuait. Pluvieux et assommant ⁽⁴²⁾.

Mais aucune mère ne peut supporter une violence sur son bébé. Même pas les animaux. Nous connaissons la rage de la mère poule ou encore d'autres animaux de la forêt contre quiconque touche à leurs petits. Alors, la mère de l'enfant fracassa la porte d'entrée de la pièce, envoya ses griffes dans le visage des deux femmes surprises, ramassa son enfant et se lança vers la sortie. Elle aura ainsi montré à la face de toute la terre les qualités qui l'ont élue fière amazone afin que cesse la violence sur les enfants.

Mais la nouvelle dans laquelle Couao-Zotti installe la véritable violence sur aussi bien l'enfant que sur la femme est « *Enfant-siège, enfant sorcier* », toujours dans *Poulet-bicyclette et Cie*. L'auteur y dénonce l'exécrable pratique ancestrale qui, ajoutée à l'excision ou au repassage par des spatules bien chaudes des seins des jeunes filles pour les empêcher de pousser et éviter ainsi que le regard des jeunes gens ne soient posés sur elles, fait hisser au sommet la violence faite aux enfants et aux femmes. Il s'agit en réalité des enfants qui ne sont pas nés comme les autres, qui ne sont pas venus au monde par la tête, qui n'ont pas fait leur contact avec

⁴²- Florent Couao-Zotti, « *Femelle de ta race* », in *Poulet-bicyclette et Cie*, pp. 16-18.

la vie par l'endroit, qui sont nés avec les dents, qui, au lieu de la « normalité », n'ont pas vu le jour par le siège ou les pieds. Voilà le crime commis par ces nouveau-nés qui doivent subir le verdict sans appel des ancêtres, de la communauté ou, plus simplement, de la tradition : la mort. La mort dans la forêt sacrée, la forêt tombeau, la forêt des sacrifices rituels. Car, ces enfants sont considérés comme des enfants porte-malheur, des enfants sorciers susceptibles d'inoculer le malheur à la communauté. C'est pourquoi très vite, il faut chasser leur âme d'où qu'elle vienne afin qu'elle ne pourrisse point la vie aux êtres les plus normaux.

Cette pratique est si prenante encore dans nos sociétés que l'on se demande d'où vient le principe immuable selon lequel l'on doit toujours naître par les pieds ? Qui a signé le décret selon lequel les pieds doivent éclairer la tête ? Ce sont là les questions que s'est posée Guécadou :

Mère qui se rendit compte que le fruit de ses entrailles, que l'enfant qu'elle avait longtemps désiré et attendu, l'enfant à la conception duquel elle avait appelé Dieu, les saints du calendrier, les mânes des ancêtres pour qu'il se fasse enfin sang et chair, cet enfant-là avait été enlevé, sous ses yeux pour être mis à mort ⁽⁴³⁾.

Elle ne devrait pas se plaindre, selon les membres de la communauté. Car, ce serait son destin. « *Et se plaindre du destin est un parjure contre la tradition* » ⁽⁴⁴⁾, l'avait-on prévenu. Même son mari la supplie d'accepter le verdict des ancêtres et de la

⁴³- Florent Couao-Zotti, « *Enfant-siège, enfant sorcier* », in *Poulet-bicyclette et Cie*, p. 137.

⁴⁴- Florent Couao-Zotti, « *Enfant-siège, enfant sorcier* », in *Poulet-bicyclette et Cie*, p. 135.

communauté. Avant de disparaître de la maison, tout comme pour dissimuler sa propre douleur, il confia à son épouse :

On viendra chercher l'enfant cette nuit. Fais ce qu'on te demandera (...) On a fait un enfant sorcier, Guécadou. Il n'est pas venu comme les autres. Il est sorti par le siège. Il n'est pas normal. Va falloir le renvoyer d'où il est venu. Va falloir ⁽⁴⁵⁾.

Qui pourra jamais imaginer la profondeur de la douleur d'une femme, d'une mère, dans ces conditions ? Même la prière suivante qu'elle adresse à Dieu ne permet pas d'apprécier cette profondeur :

*Faites, Dieu, qu'ils ne viennent jamais
Faites, Dieu, qu'ils nous aient oubliés
Faites que le ciel ait gelé leur projet
Que la nuit ait confirmé le rejet* ⁽⁴⁶⁾.

Mais Dieu n'a pas eu d'oreilles pour elle. Il s'emble s'être associé aux ancêtres pour prolonger le calvaire de la femme. En effet, le bébé de Guécadou lui a été arraché par un groupe d'individus commis par la communauté à cet effet et emmené dans la forêt sacrée devant l'autel du « fétiche » puis :

*Le jeune homme le déposa au pied du fétiche, entoura délicatement son petit cou puis, de sa main droite, serra.
Il serra pendant quelques secondes.
Il serra jusqu'à l'asphyxie* ⁽⁴⁷⁾.

⁴⁵- Florent Couao-Zotti, « *Enfant-siège, enfant sorcier* », in *Poulet-bicyclette et Cie*, pp. 135 et 147.

⁴⁶- Florent Couao-Zotti, « *Enfant-siège, enfant sorcier* », in *Poulet-bicyclette et Cie*, p. 135.

⁴⁷- Florent Couao-Zotti, « *Enfant-siège, enfant sorcier* », in *Poulet-bicyclette et Cie*, p. 138.

Il faut remarquer que l'auteur n'a pas utilisé ici le mot « *divinité* » mais il a plutôt préféré « *fétiche* » qui vient du portugais « *el fetiso* » et qui signifie « *artificiel* », pour montrer qu'une vraie *divinité* ne saurait accepter un tel sacrifice. La réalité est que nous sommes bel et bien en *postcolonie* et que le commandement, dans un souci de perpétuation et de légitimation, se fonde sur l'institutionnalisation du *fétiche*. Achille Mbembe à qui nous empruntons la notion de *postcolonie* définit le « *commandement* » dans son acception coloniale, c'est-à-dire renvoyant à la modalité autoritaire par excellence ou, plus précisément, comme englobant « *les structures de pouvoir et de coercition, les instruments et les agents de leur mise en œuvre, un style de rapport entre ceux qui émettent des ordres et ceux qui sont supposés obéir, sans naturellement les discuter* »⁽⁴⁸⁾.

Dans la nouvelle de Florent Couao-Zotti, les instruments de coercition sont, non seulement la tradition, la communauté, mais surtout les ancêtres et le fétiche qui sont de l'ordre de l'immatériel et du sacré. Aucun membre de la communauté ne doit désobéir à ces instances-là sous peine de voir se déchaîner sur lui leur colère aussi que celle des autres membres de la communauté qui se disent investis du droit de défendre la parole des ancêtres et des principes du fétiche.

C'est pourquoi, dès le départ, Guécadou et Bératé avaient tenté de résister à la profonde douleur qui les étreignait. Car, ce

⁴⁸ - Achille Mbembe, *De la postcolonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, 2^{ème} Edition, Paris, Karthala, 2000, p. 141.

crime, cet infanticide, se passait sous les yeux de la mère de l'enfant, une mère réduite au silence et contrainte de noyer et de taire sa douleur au nom de soit disant lois de la tradition et perpétuées par la communauté. Au risque d'être tuée à son tour, Guécadou, qui avait quand même suivi discrètement jusqu'à l'autel du fétiche le groupe de bourreaux chargés de faire retourner l'âme supposée impure de l'enfant d'où elle était venue en lui arrachant très tôt le souffle afin qu'elle ne souille point celui des gens nés « *normaux* » dans la communauté. Après étouffement de l'enfant et après s'être assurés qu'il était retourné d'où il était venu, ils avaient quitté les lieux à reculons en ayant sous les yeux le cadavre de l'enfant laissé au sol devant le fétiche afin d'éviter que son esprit ne les suive.

C'est alors que Guécadou s'empara du cadavre de son bébé et se mit à pleurer. Quelques minutes plus tard, elle se rendit compte que son bébé n'était pas réellement mort. Mais sa joie fut de courte durée car les bourreaux venaient de la surprendre. Mais elle était aussi décidée de ne plus se laisser faire. Bératé, contraint par la communauté de la retrouver sous peine d'être également tué, finit par se mettre de son côté pour empêcher l'assassinat de leur bébé. Ils finirent par être arrêtés et conduits devant le groupe des sages de la communauté. Ces derniers, ayant constaté au terme d'une ultime tentative d'assassinat de l'enfant que les ancêtres ne voulaient pas de cet assassinat, prononcèrent toutefois, par l'intermédiaire du vieux sage, leur verdict ; très sévère et au-delà des sentiments de toute humanité :

Les ancêtres se sont manifestés, conclut-il. Nous n'avons pas le droit de les contrarier. Ils veulent qu'on laisse sauve la vie à l'enfant ? Soit ! Mais aucun œil dans la communauté n'aura le plaisir de le voir grandir. Aucun nez n'aura le supplice de sentir son odeur. Si on nous interdit de répandre du sang, on ne pourra pas nous priver du droit d'effacer les traces du monstre de la communauté. Il faut que vous disparaissiez avec lui ! Votre place n'est plus ici ⁽⁴⁹⁾.

Nous atteignons ici les rives de la déchirure ou de la fracture sociale. Ce ne sont plus les ancêtres qui renvoient en exil les membres de la société. Ce sont plutôt d'autres membres de la société. L'impression qui s'en dégage est que la violence est devenue une mentalité, c'est-à-dire qu'elle a quitté la géographie physique pour s'installer dans une géographie intérieure ou immatérielle en s'incrustant dans le cerveau de ses agents. Notre quotidienneté convoque ainsi la violence et la mort qui semblent désormais être les éléments constitutifs de la pensée des agents et des instruments de la violence.

2. La représentation de la violence sur les femmes

Comme chez les enfants, les violences à l'égard des femmes sont légion et deviennent de plus en plus inquiétantes étant donné qu'elles sont complexes et multiformes. Ces violences sont entendues comme tous actes de violence exercés sur les femmes et causant ou pouvant leur causer un préjudice ou des souffrances

⁴⁹ - Florent Couao-Zotti, « *Enfant-siège, enfant sorcier* », in Poulet-bicyclette et Cie, p. 169.

physiques, morales, sexuelles ou psychologiques. Même la menace de tels actes est également entendue comme violence.

La tragédie des enfants-adultes, des enfants sorciers ou encore des enfants maltraités est aussi celle des femmes, des femmes battues, violées ou tuées dans les œuvres de Florent Couao-Zotti. Si la femme dans l'Afrique traditionnelle était considérée comme un repère, une référence, les sociétés africaines postcoloniales ont généré une autre femme : la femme violée, violentée, chosifiée et tuée. Les personnages féminins sont marqués par toute sorte de violence. Ils subissent, victimes résignées, les rituels érotiques et sadiques des hommes. Torturées, battues, violées, elles meurent souvent d'une mort atroce et leurs corps souvent jetés dans la nature tout comme s'il s'agissait d'une vulgaire peau de banane.

Dans la nouvelle « *Ci gît ma passion* » dans *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, nous découvrons Afy vivant dans une violence conjugale traumatisante. Son mari, déflaté d'une banque, est l'auteur de cette violence. Ethylique invétéré, il déverse les aigreurs et les ressentiments qu'il nourrit contre la société qui l'achève sur sa femme. Ainsi, pour s'assurer que sa virilité et sa vigueur ne sont pas encore corrodées, annihilées et imbibées par l'alcool, il battait sa femme, parce que :

(...) dans ce négoce avec l'alcool, l'homme acquit la certitude d'une virilité factice. Il devient violent quand il débarquait dans le tard de la nuit. (...) Il cognait. Il cognait sa femme avec la conscience du policier tabassant le voleur. (...) Plus le sodabi revitalisant ses nerfs, plus les coups redevenaient drus, violents. Afy fit

une énième fois son baluchon et alla se barricader chez son frère, le rouquin ⁽⁵⁰⁾.

Mais il l'y retrouve, la poignarde et la violence ne s'arrête pas à la mort. Gaspard, le mari déglingué, continue de violer plusieurs fois par semaine au cimetière le cadavre enterré et déterré d'Afy.

A quelques différences près, la même scène de violence revient dans « *L'avant-jour du paradis* » dans le même recueil. Ici, Lysa, droguée, subit les sévices corporels de son compagnon Marc qui, afin de l'exciter à l'acte d'amour ou de l'« *allumer* » comme il le dit, la frappe d'abord :

Elle ne pouvait pas te chauffer à blanc sans que tu l'incendies à ton tour, sans que tu la ruines à tous les paliers de son corps. La tabasser, la fracasser, la mouliner, cette mante. Le seul langage auquel elle restait merveilleusement sensible. Et à tes yeux, la méthode la plus efficace ⁽⁵¹⁾.

Alors :

Le poing. Tu fermas le poing. Hurlements. Coups. Quatre gifles à la volée. Elle tomba dans le sable. Tu t'acharnas alors sur elle, tu la cognas, la reconnas, la tuer, mon Dieu, la tuer ! (...). Tu l'installas sur le matelas, ligotas ses quatre membres à tous les angles du lit ⁽⁵²⁾.

⁵⁰- Florent Couao-Zotti, « *Ci-gît ma passion* », in *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, p. 18.

⁵¹- Florent Couao-Zotti, « *L'avant jour du paradis* », in *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, p. 79.

⁵²- Florent Couao-Zotti, « *L'avant jour du paradis* », in *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, p. 68.

Comme on peut le constater, tous les prétextes sont bons pour violenter la femme. Avec Marc, elle n'est plus qu'un objet à plaisirs, une machine qu'il faut d'abord mettre en marche afin d'allumer ses propres fantasmes, ou encore comme un cheval qu'il faut frapper afin qu'il coure vite. Ainsi, chez Couao-Zotti, la violence prend sa source dans les causes émotionnelles. Il en est de même dans la nouvelle « *Le monstre* » où Césaria est violée par son oncle et tuteur Dosson. Elle tombe enceinte et contracte VIH. Mais ne pouvant garder un bâtard, elle se fait avorter et jette le « *monstre* » à l'eau malgré les supplications de son oncle violeur :

Césaria le regardait avec l'envie douloureuse de lui cracher dessus. Même la salive, dans sa bouche, s'était résolument transformée. Elastique et amère. Amère cette vie, la mal-vie à laquelle son âme semblait s'être soudée, depuis le viol, la hardiesse de son oncle, depuis l'entrée en elle du virus (⁵³).

Ainsi, dans nos sociétés postcoloniales, il est difficile de conclure définitivement à l'existence du « *sujet* » féminin et, s'il en existait, il ne peut valablement émerger qu'au détour du simulacre ou de l'hypocrisie parce qu'ayant l'âme abâtardie et corrodée, corrompue et lacérée par tant de violences qui lui enlèvent toute affirmation de soi. Certes, il y a des femmes qui s'affirment et qui se battent pour le faire reconnaître. Mais elles ne sont pas légion et sont même parfois contestées par d'autres femmes qui les ridiculisent. Car, une femme souvent battue et violente finit par perdre sa personnalité de même que le désir d'en posséder. Et,

⁵³ Florent Couao-Zotti, « *Le monstre* », in *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, p. 57.

comme nous l'avons relevé plus haut, la société africaine postcoloniale exerce parfois sur la femme une violence qui échappe à la raison. C'est ce que figurent les destins de deux jeunes femmes, Véro et Ablan, dans « *Tant qu'il y aura des anges* », qui subissent la violence morale de l'intolérance sociale. Ablan, une malheureuse qui vit le martyr dans son foyer pour n'avoir pas conçu un garçon susceptible de pérenniser le nom de son mari et Véro, rejetée par la société du fait de sa stérilité. Deux figures de violence qui gangrène la société et développe souvent des comportements répréhensibles. C'est l'acte que pose Véro en volant le bébé tant attendu de sa cousine Ablan. Couao-Zotti exprime dans cette nouvelle la violence morale qui marque la destinée des deux cousines. Deux destins qui se rencontrent au moment où l'une, Ablan, croyait avoir trouvé son salut en mettant un garçon au monde et l'autre, Véro, qui vole l'enfant pour enfin être acceptée dans la société. Finalement, la violence s'est décuplée, car Ablan sombre dans la démence et Véro connaît une mort tragique.

Dans les romans, Couao-Zotti adopte toujours la même perspective, celle qui consiste à dénoncer la violence faite aux femmes, toujours avec des personnages qui s'enferment progressivement dans des logiques irrationnelles dans lesquelles ils n'arrivent jamais à contrôler leurs comportements. S'ils sont vrillés par les passions, c'est parce qu'ils sont rendus absents d'eux-mêmes par la violence exercée sur eux et qu'ils tentent de dépasser en accomplissant leur destin jusqu'à son terme : la mort. C'est pourquoi, il est difficile d'enfermer les romans de Florent Couao-

Zotti dans une taxinomie classique. Certes, nous connaissons l'engagement éthique de cet auteur, mais lorsque le grand personnage des romans est l'émotion⁵⁴), les comportements des autres personnages ne peuvent plus être disciplinés ni rationalisés.

C'est le cas de Nono la prostituée dans *Notre pain de chaque nuit*, de Gloh dans *Le cantique des cannibales*, d'Anna-Maria dans *Les fantômes du Brésil* et de Saadath dans *Si la cour du mouton est sale, ce n'est pas au porc de le dire*. En effet, Nono est une prostituée qui a assassiné un député ayant tenté de la violer avant d'assassiner Kpakpa, son mari. Après le suicide de Dendjer, son compagnon et complice, elle devient folle et se jette dans un marais. Comme on le constate, la violence appelle la violence. Nono vit ou subit son métier de prostituée comme une charge dont elle tente vainement de se débarrasser. Le poids de cette charge qui lui colle à la peau et lui ronge l'âme l'installe résolument dans la permanence de l'agression. Violentée moralement et psychologiquement, elle violente et tue à son tour avant de se suicider.

Il en est de même de Gloh, une jeune femme que la violence sociale a transformée en chef des bandits. Recherchée et arrêtée, elle passe cinq ans en prison où elle subit toutes sortes de violences avant d'être libérée sous contrat : celui de battre campagne pour le chef de l'Etat, candidat à sa propre réélection.

⁵⁴ Lire à cet effet notre article : « *Les moi-vides, les moi-débris ou l'esthétique des débris humains chez Florent Couao-Zotti* », in Adrien Huannou, (Textes réunis et présentés par), *Repères pour comprendre la littérature béninoise*, Cotonou, CAAREC Editions, 2008, pp. 65-92.

Mais si Anna-Maria et Saadath sont, à l'instar de Nono et Gloh, partie prenante de la violence par leur degré d'implication dans les manifestations de celle-ci, elles en demeurent toutefois des victimes, surtout aux plans morale et psychologique. En effet, il a fallu que trois frères guettent et surprennent en flagrant délit d'ébats amoureux leur jeune sœur, Anna-Maria, avec Pierre, un jeune garçon autochtone de Ouidah, dans un bungalow sur une plage, pour que commence une série de violences sur la jeune fille.

En réalité, les Agouda, c'est-à-dire des descendants d'esclaves venus de Bahia au Brésil et installés à Ouidah au Bénin, n'aiment pas les autochtones. Ils les accusent d'avoir vendu leurs ancêtres aux esclavagistes. Ainsi, malgré plusieurs tentatives de réconciliation, les Agouda refusent de donner l'accolade à ceux qu'ils considèrent comme étant leurs bourreaux.

Ainsi, les trois frères de la famille do Mato assomment le jeune garçon qu'ils laissent inconscient sur la plage avant d'emmener de force leur sœur à la maison où la famille lui fait le récit du sacrifice consenti par les Agouda ayant refusé à Bahia l'esclavage et l'indignité. A la question de savoir si elle a perdu sa virginité, la jeune fille répond par l'affirmative. Alors, la colère de la mère s'abat sur elle avec rage et elle ordonne qu'on la retienne comme prisonnière dans sa chambre. Mais Anna-Maria finit par s'évader et s'engage, la nuit et sous la pluie, dans la forêt où elle sera enlevée par quatre hommes inconnus qui tentent de la violer. Mais une fois encore, elle parvient à s'évader, grâce à la complicité d'un cousin à pierre qu'elle rejoint dans la forêt de Kpassey où il est soigné par son oncle.

Les deux amoureux persécutés par les do Mato se déguisent en bourignan sur la plage où ont lieu les funérailles d'un membre de la famille. Démasqués par les frères do Mato, une bagarre s'installe obligeant les Anna-Maria et Pierre à se jeter à la mer sous le regard impuissant de tous. Ils se réveillent quelques heures plus tard sur une île déserte inconnue où ils se promettent l'amour, maintenant que le silence remplit leurs vies et surface leurs âmes.

Ce sont ainsi des formes de violences urbaines d'aujourd'hui avec toutes les émotions qu'elles secrètent. Mais des violences d'un autre âge aussi, c'est-à-dire les rancoeurs et ressentiments issus de la violence de l'esclavage prend siège dans la psyché des descendants d'anciens esclaves qui la répercutent, à leur tour, sur leurs propres descendants en corrompant du coup les relations sociales. La mort d'Anna-Maria et de Pierre, dont l'histoire s'apparente à celle des monstres aquatiques qui tuent les populations sur le lac dans *Le chant du lac* d'Olympe Bhêly-Quenum, est donc une réponse désespérée et violente à la violence notamment physique, morale et psychologique exercée sur les deux jeunes gens. Il faut le reconnaître, et cela de façon bien définitive, cette violence déséquilibre les sociétés postcoloniales déjà fragilisées par tant de frustrations.

Si le sort de Saadath, l'une des figures féminines de *Si la cour du mouton est sale*, ce n'est pas au porc de le dire, s'apparente à celui de la prostituée Nono dans *Noire pain de chaque nuit*, il n'est différent de celui d'Anna-Maria que par la modalité de la mort. En effet, tous ces trois personnages féminins sont, certes, morts dans les romans, mais Saadath est morte violée,

assassinée et son corps jeté sur le bord de la lagune. Saadath, jolie fille, miss campus, miss Cotonou et miss Bénin, tombe dans les bras d'un Arabe de soixante dix ans qui l'épouse, l'emmène Byblos au Liban et l'installe à son insu au cœur des transactions de la drogue. A la mort de son mari, Saadath rentre difficilement dans son pays où elle finit par être rattrapée par l'un des éléments du réseau local de la drogue. Afin de lui soustraire des informations sur une valise de drogue qu'elle détient, Samaïne, le patron local du réseau, lui ligote les mains par derrière ainsi que les pieds, la met à la diète pendant deux jours et la passe constamment à tabac en lui brûlant les mamelons avec son cigare :

Smaïne avait les gestes vifs mais fébriles. Du pouce et de l'indexe, il arracha le gros cigare qui fumait à son bec, ajusta le mamelon à l'auréole brune de Saadath et y enfonça le bout rougeoyant. Un chuintement s'ensuivit, avec une violente odeur de chair brûlée. Le sein de la jeune femme piqua du nez et s'affaissa sur sa poitrine ambrée (...). Smaïne venait d'abattre le revers de la main sur la face de la jeune femme. La gifle était franche, tranchante, cinq kilos d'une violence bien tassée. La tête de la suppliciée tourbillonna sous le coup et alla heurter le mur, derrière elle ⁽⁵⁵⁾.

Et, pour achever son boulot, Smaïne livre la jeune femme à Mathias, un des voyous de la ville dont il loue le savoir-cogner. Mais un des éléments importants de ce savoir-cogner est le viol. Et Mathias, « un champion dans ce domaine », entend faire honneur à sa réputation :

⁵⁵ - Florent Couao-Zotti, *Si la cour du mouton est sale, ce n'est pas au porc de le dire*, pp. 11-12.

Mathias, lentement et avec les gestes d'une stripteaseuse, enfonça les mains dans le haut de sa ceinture, regarda un moment la suppliciée et fit tomber son pantalon. Le blanc du slip qu'il portait se détacha alors de ses cuisses noirâtres, montrant les contours de sa petite sagaie. Une sagaie déjà endiablée, engagée dans une danse de junkies ⁽⁵⁶⁾.

Le lendemain, le cadavre de Saadath, avec des balafres, plaies, contusions, lacérations sur les seins, le ventre, à l'intérieur des cuisses et même sur le sexe, est découvert, jeté sur les bords de la lagune, ce qui fait comprendre qu'elle avait été tabassée, mutilée et violée. « *Seigneur ! Faudrait-il qu'elles finissent toujours dans les faits divers, nos miss ? Quand elles ne (sic) font pas engrosser par les canailles de la République, ce sont les violeurs qui les défoncent ou les criminels qui les tuent* » ⁽⁵⁷⁾, s'indigne un des personnages du roman.

En somme, Couao-Zotti est parvenu à stigmatiser le tragique de la situation des enfants et de la femme dans une société où plus rien ne semble plus tenir debout et où toutes sortes de violences mettent en facteur aussi bien la mentalité que les actes des membres de la société.

3. UNE POETIQUE DE LA VIOLENCE ?

Si le projet de Couao-Zotti est de dénoncer la violence exercée sur les plus vulnérables dans les centres urbains, la motivation même d'un tel projet vient d'une prise de conscience :

⁵⁶ - Florent Couao-Zotti, *Si la cour du mouton est sale, ce n'est pas au porc de le dire*, p. 14.

⁵⁷ - Florent Couao-Zotti, *Si la cour du mouton est sale, ce n'est pas au porc de le dire*, pp. 27-29.

les sociétés modernes caractérisées pour la plupart par des frustrations de tous genres issues de la mauvaise gouvernance de nos Etats, génèrent des individus d'une autre espèce, des êtres sans foi ni loi. Il est donc normal que l'écriture de cette violence se structure elle-même d'une manière violente, c'est-à-dire une manière peu habituelle ou brutale de dire et de nommer. C'est là une esthétique de la violence au-delà même de la représentation de celle-ci.

Dans une précédente étude de la figure de l'enfant dans les écritures de la guerre en Afrique francophone subsaharienne, et donc compris les œuvres de Florent Couao-Zotti, nous avons écrit que :

Les écritures de la guerre dans la littérature francophone subsaharienne sont une livraison de chroniques de l'horreur. La situation de l'Afrique y est délétère. Le seul langage marquant, fort, celui que tout le monde semble entendre est celui de la violence gratuite, surréaliste même. Les écrivains, en traduisant cette réalité, expriment sans fard leur mécontentement vis-à-vis de la situation dégradée et dégradante des sociétés africaines dans un langage tout aussi grossier et scabreux. Il s'agit, bien entendu, d'une autre forme de violence, comme pour renchérir que la violence appelle la violence. L'imaginaire des œuvres est si expansif, débridé et déconstruit que toute la création littéraire est burlesque et privilégie les formes agoniques, par opposition à celles iréniques caractéristiques des œuvres des années d'avant 1950. Les formes agoniques du discours littéraire sont tissées sur la recherche délibérée de la cacophémie et de l'alambiqué dont la fonction référentielle est d'enfreindre le tabou en nommant l'innommable, en disant l'indicible ou ce qu'il est interdit de dire. C'est

là une forme de violence, mais de violence verbale caractéristique de l'archaïque, qui s'inscrit dans le registre de la grossièreté, du scabreux et de la scatologie ⁽⁵⁸⁾.

Florent Couao-Zotti, dans sa fiction narrative, celle consécutive à *Charly en guerre*, privilégie également le registre de la paillardise, de la scatologie et du scabreux dans le seul souci d'exprimer la *destructuration* et la décomposition de la société et de la mentalité. L'œuvre de Couao-Zotti dans laquelle s'exprime manifestement cette cacophonie est, sans conteste, le recueil de nouvelles *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, comme pour signifier que la forme courte est plus adaptée pour mieux figurer le désordre social et verbal.

4. La paillardise : choix sémantiques et lexicaux

Ce qui est saisissant chez Couao-Zotti, c'est cette propension à désigner crûment ce que la décence pourrait évoquer par des circonlocutions ou allusions. Les œuvres sont empreintes d'expressions et de situations salaces qui témoignent d'un goût pour la trivialité. Une véritable violence est faite sur la langue au détour d'une expression triviale et vulgaire qui est la paillardise, c'est-à-dire : « *l'impudicité en langue triviale et libre, dans tout ce qu'elle comporte de sale et de grossier et sans en atténuer le sens*

⁵⁸- Mahougnon KAKPO, « *Figures de l'enfant : Motifs de l'archaïque dans les écritures de la guerre* », in ROADEL, *Revue Ouest africaine des enseignants de langue, Littérature et Linguistique*, Vol. 4, N°2, Décembre 2010, pp. 116-167.

en aucune façon que ce soit »⁽⁵⁹⁾. Ce relâchement au niveau de la langue traduit une violente réaction ou une réponse violente aussibien que la volonté manifeste de choquer le lecteur. Il y a une prédilection pour tout ce qui renvoie à la morbidité et à une sexualité immonde. Ce type de violence, dans *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, est crue et débouche, sans conteste, sur l'horreur.

Le choix sémantique auquel procède l'auteur se distingue à tous les niveaux narratifs. L'espace dans lequel a lieu cette violence est caractérisé par la pourriture. C'est le goût du saugrenu, du monstrueux, du bizarre voire de l'absurde et qui est significatif dans l'évocation des rapports que les vivants entretiennent avec les morts. Le cimetière qui se transforme en espace de rendez-vous amoureux avec des cadavres en décomposition. Le récit du viol du cadavre de sa femme par Gaspard dans « *Ci-gît ma passion* » peut être inscrit sur le registre de l'étrange. Ici, l'auteur viole la décence dans le plus grand mépris de la sacralité ou de la décence. Les mots et expressions utilisés illustrent la pratique sexuelle dans sa modalité animale. Le premier canevas est constitué de lexèmes qui traduisent le cérémonial des préalables sexuels : « *Il lui caressa les seins* », « *Il lui lécha le ventre* », « *Il écarta les jambes et s'installa entre ses cuisses verdâtres* ». Le second illustre la jouissance sexuelle, l'explosion délirante du personnage mis en facteur par l'émotion dans ses représentations qui figurent la tension, l'émoi et la ferveur : « *Il gigotait contre son sexe* », « *Il se mit à crier,*

⁵⁹ - Georges Younes, *Dictionnaire Marabout des synonymes*, Paris, Marabout, 1986, p. 255.

coulant des larmes ». C'est là l'expression du caractère débridé dont la forme cristallisante est la nécrophilie, thème rare dans notre littérature et doublement paillard d'autant plus qu'il transgresse deux domaines tabous dans les sociétés africaines : la mort et la sexualité bestiale.

Toutefois, Couao-Zotti aborde un similaire dans la littérature négro-africaine d'expression française : la zoophilie. Lysa, personnage drogué dans la nouvelle « *L'avant jour du paradis* », est vaincue par la misère et la violence qu'exerce son compagnon Marc sur elle. Meurtrie et déshumanisée, elle bascule dans la zoophilie. Chaque fois que la drogue l'introduit dans l'euphorie, dans *l'avant jour du paradis*, son instinct sexuel semble s'éveiller et elle se livre au chien. Cet acte immoral qui transgresse les tabous est vécu par le personnage comme une compensation de la violence que le tragique de la vie lui colle à la peau et à laquelle elle ne trouve pas d'issue. C'est ainsi, pour elle, « *l'ultime courtoisie, la dernière politesse faite à Dieu* »⁽⁶⁰⁾ et qui n'est rien d'autre que le seul moyen de transcender cette existence dérisoire. Lysa semble être consciente de sa défaite qui s'inscrit dans une dualité entre deux forces : un Dieu indifférent et une misère sociale irréversible, véritable vecteur d'une violence morale et psychologique. C'est pourquoi :

Son seul souci, son seul geste, c'était de se coucher sur le dos, le buste nu, la camisole dégrafée jusqu'au nombril, malgré le froid qui grillageait la nature. Et comme un rituel exécuté depuis mille ans, elle offrit ses

⁶⁰ - Florent Couao-Zotti, « *L'avant jour du paradis* », in *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, p. 78.

petits seins nus aux caresses du chien. La langue de l'animal se met à la parcourir. « Tue-moi, chien-chien ! Tue moi avec ton organe à plaisirs ! » Au zénith de l'orgasme, la mort devient aussi un art de vivre, le rayonnement sublimé, exalté de la vie ⁽⁶¹⁾.

Le désir qu'éprouve Lysa sous les caresses du chien n'est qu'une représentation de la frustration et de la violence qui la condamnent à la zoophilie. D'ailleurs, le jeu sur le mot « *tuer* » peut recouvrir le sens du désir d'une mort réelle à laquelle aspire le personnage. L'auteur semble dire que la bestialité et la sexualité débridée sont les seules réponses que les personnages apportent à l'évidence de l'échec et de la violence ambiante.

La paillardise se situe aussi au niveau de l'eschatologie où plusieurs mots et expressions renvoient aux excréments, à la matière fécale. Dans *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes* l'urine est évoquée, tout comme les excréments, dans des situations où la violence est si intense que les personnages n'arrivent plus à se contenir : « *passé encore qu'ils pissent, qu'ils coulent leur diarrhée crash, crash, crash.* ». Il y a dans les œuvres plusieurs allusions à tout ce qui peut choquer la décence et inspirer la nausée et le dégoût. Avec toutes ces manifestations de la paillardise, c'est ainsi l'inexorable dégradation dont sont l'objet les personnages, surtout féminins et enfants, pris dans l'engrenage de la violence urbaine, qu'exprime Couao-Zotti. Il s'agit, pour lui, de susciter chez le lecteur un sentiment de dégoût parce qu'il a,

⁶¹ - Florent Couao-Zotti, « *L'avant jour du paradis* », in *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, p. 78.

comme Jean-Marie Adiaffi, « *les mêmes excréments à foutre à la face du monde et de la Terre* ».

Mais, il faut le préciser, cette dénonciation de la violence n'est pas l'expression d'un quelconque pessimisme. Comme nous l'avions déjà écrit, les œuvres des écritures de la violence ne sont pas pessimistes :

Elles dénoncent l'absurdité de l'absurde en distillant en chacun de nous un chant d'espoir qui, comme une substance lénifiante, panse les blessures. Les auteurs concluent souvent leurs œuvres par des paroles d'espérance (...). Florent Couao-Zotti est l'un des plus radicaux contre ceux qui tuent la vie, mais peut-être aussi l'un des plus optimistes des écrivains de la guerre. Car Charly a l'avantage de connaître son père, même si c'est de façon trop brève, qui lui a enseigné qu'« un homme est une volonté qui marche »⁽⁶²⁾.

C'est donc un chant d'espoir qui traverse les œuvres et dont l'écho semble se cristalliser dans ces versets qu'un chanteur inconnu fait entendre à Césaria, la jeune femme violée par son tuteur qui lui inocule le virus du VIH :

*Ce truc qui v' boufle le sang
Qui v' rav'l au mauvais sang
N'est qu'un rabat-joie
Qui a foutu en l'air ma foi
Mais y faut vaincre la peur
Et avoir résolument à cœur
Que vivre c'est aussi s' construire un av'nir*⁽⁶³⁾.

⁶² - Mahougnon KAKPO, « *Figures de l'enfant : Motifs de l'archaïque dans les écritures de la guerre* », in ROADEL, *Revue Ouest africaine des enseignants de langue, Littérature et Linguistique*, Vol. 4, N°2, Décembre 2010, pp. 162-165.

⁶³ - Florent Couao-Zotti, « *Le monstre* », in *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, p. 58.

En définitive, Florent Couao-Zotti, pour dire son ras-le-bol contre la violence sur les femmes et les enfants, violence engendrée par un système politique décrépît, procède à la déconstruction de la langue d'écriture. Il s'agit pour l'auteur de montrer dans sa cruauté, la gravité des pratiques qui détruisent l'équilibre du monde et défigurent l'homme. L'écriture de Couao-Zotti, qui procède plutôt d'un refus de la violence et donc de la fatalité, demeure toujours apte à traduire la profondeur des drames et l'ampleur des misères.

BIBLIOGRAPHIE

I – CORPUS : ŒUVRES DE FLORENT COUAO-ZOTTI

1 – ROMANS

- *Un enfant dans la guerre*, Illustrations de Taofik M. Atoro, Lomé, ACCT/Haho, 1997, 74 p.
- *Notre pain de chaque nuit*, Paris, Le Serpent à Plumes, 1998, 223 p.
- *Notre pain de chaque nuit*, Paris, J'ai lu, 2000, 248 p., (Coll. Nouvelle Génération).
- *Charly en guerre*, (Version revue et augmentée de *Un enfant dans la guerre*), Illustrations d'Alexis Lemoine, Paris, Dapper, 2001, 156 p. (Coll. Au bout du monde).
- *Le cantique des cannibales*, Paris, Le Serpent à Plumes/Editions du Rocher, 2004, 264 p.
- *Les fantômes du Brésil*, Paris, UBU Editions, 2006, 187 p.
- *La petite fille des eaux*, (Collectif), Paris, Editions Ndzé, 2006, 94 p.
- *Si la cour du mouton est sale, ce n'est pas au porc de le dire*, Paris, Editions du Rocher/Le Serpent à Plumes, 2010, 202 p.

2 – NOUVELLES

- "L'odeur rancie du Brésil", in MALLERIN, Daniel, (Ouvrage réalisé par), *Les chaînes de l'esclavage : Archipel de Fictions*, Paris, Edition Florent-Massot, 1998, pp. 105-133.
- *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2000, 187 p.
- "Cotonou, ma P... adorée", in Nocky Djedanoum, (Récits réunis par), *Amours de villes, villes africaines*, Paris, Dapper, 2001, pp. 11-25.
- "L'art d'être un dindon", in Florent Couao-Zotti, (Sous la direction de), *La jalousie leur va si bien*, Paris, Ndzé, 2011, pp. 37-45.
- "Présumée sorcière", in COLLECTIF, *Je suis vraiment de bonne foi*, Libreville, 2001, pp. 7-25, (Cette Nouvelle est une version antérieure à celle publiée dans le recueil *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*).
- *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002, 214 p., (Coll. Motifs).
- "L'ordinaire femelle de ta race", in LE BRIS, Michel, (Anthologie présentée par), *Nouvelles voix d'Afrique*, Paris, Hoëbeke, 2002, pp. 31-43.
- "Le fils de l'ancêtre", in Ministère des Affaires Etrangères-ADPF, *Ports, Portes d'Afrique*, Paris, ADPF, 2002, pp. 27-32.
- *La sirène qui embrassait les étoiles*, (Dessins de Hector Sonon), Paris/Cotonou, Editions de l'œil/Editions Ruisseaux d'Afrique, 2003, 22 p.
- *Retour de tombe*, Grand-Lieu (France), Editions Joca Seria, 2004, 62 p.
- *Poulet-bicyclette et Cie*, Paris, Gallimard, 2008, 217 p.

II - HISTOIRE, ESTHETIQUE ET CRITIQUE LITTÉRAIRES

- AKUESON, Tertullien, *L'univers des marginaux dans la fiction narrative de Florent Couao-Zotti*, Mémoire de Maîtrise en Lettres Modernes, Abomey-Calavi, Université d'Abomey-Calavi, 2005.

- AMSELLE, Jean-Loup, *L'Occident décroché : Enquête sur les postcolonialismes*, Paris, Stock, 2008, 325 p., (Coll. Pluriel).
- BOURNEUF, Roland, OUELLET, Réal, *L'univers du roman*, Paris, PUF, 1972, 257 p.
- COLLECTIF, *Communication*, 8, Paris, Seuil, 1966, 172 p.
- DURAND, Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod, 1992, 536 p.
- GENETTE, Gérard, TODOROV, Tzvetan, (Sous la direction de), *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977, 180, p.
- GOLDMANN, Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964, 372 p., (Coll. Tel.).
- JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, (Traduit de l'allemand par Claude Maillard, Préface de Jean Starobinski), Paris, Gallimard, 1978, 307 p., (Coll. Bibliothèque des IDEES).
- JAUSS, Hans Robert, *Pour une herméneutique littéraire*, (Traduit de l'allemand par Maurice Jacob), Paris, Gallimard, 1988, 457 p., (Coll. Bibliothèque des IDEES).
- KAKPO, Mahougnon, *Créations burlesques et Déconstruction chez Ken Bugul*, Cotonou, Editions des Diasporas, 2001, 75 p.
- KAKPO, Mahougnon, « *Les moi-vides, les moi débris ou l'esthétique des débris humains chez Florent Couao-Zotti* », in Adrien Huannou, (Textes réunis et présentés par), *Repères pour comprendre la littérature béninoise*, Cotonou, CAAREC Editions, 2008, pp. 65-92.
- KAKPO, Mahougnon, « *Figures de l'enfant : Motifs de l'archaïque dans les écritures de la guerre* », in ROADÉL, *Revue Ouest africaine des enseignants de langue, Littérature et Linguistique*, Vol. 4, N°2, Décembre 2010, pp. 116-167.
- MAMADOU KAZA, Amina, *La poétique de la violence urbaine dans les littératures du Sud : Cas de Jean-Luc Raharimanana dans Lucarne et de Florent Couao-Zotti dans L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, Mémoire de Maîtrise en Lettres Modernes, Abomey-Calavi, Université d'Abomey-Calavi, 2004.
- MBEMBE, Achille, *De la postcolonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, 2^{ème} Edition, Paris, Karthala, 2000, pp. 139-140.
- NKASHAMA, Pius Ngandu, *Ecritures et discours littéraires : Etudes sur le roman africain*, Paris, L'Harmattan, 1989, 299 p.

- ROUSSET, Jean, *Forme et signification : Essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, José Corti, 1992, 197 p.
- TADIE, Jean-Yves, *Le récit poétique*, Paris, Gallimard, 1994, 207 p., (Coll. Tel).
- VALETTE, Bernard, *Esthétique du roman moderne*, Paris, Ed. Nathan, 1993, 240 p.